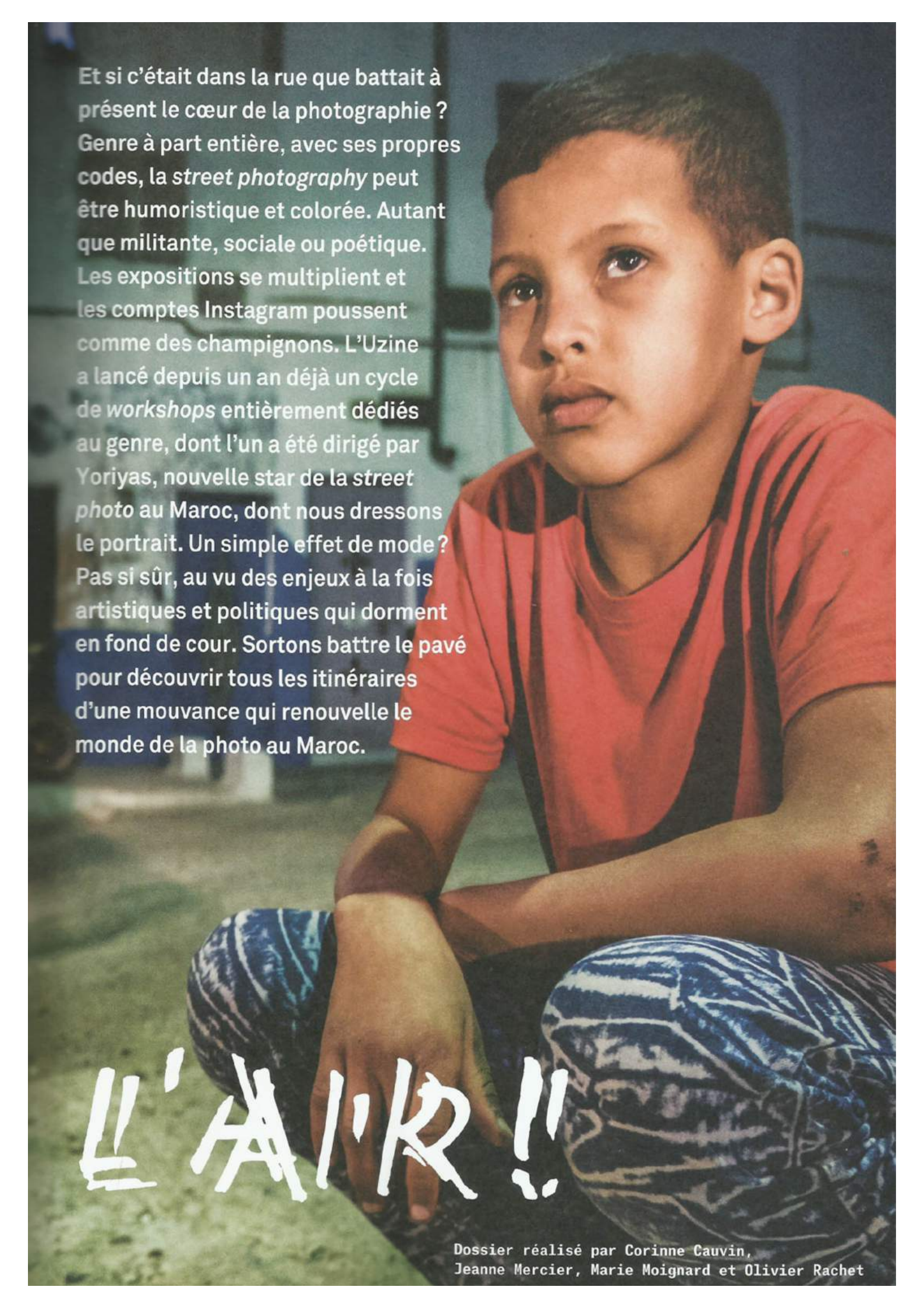


STREET PHOTO
LE MAROC
PREN'D



Et si c'était dans la rue que battait à présent le cœur de la photographie ? Genre à part entière, avec ses propres codes, la *street photography* peut être humoristique et colorée. Autant que militante, sociale ou poétique. Les expositions se multiplient et les comptes Instagram poussent comme des champignons. L'Uzine a lancé depuis un an déjà un cycle de *workshops* entièrement dédiés au genre, dont l'un a été dirigé par Yoriyas, nouvelle star de la *street photo* au Maroc, dont nous dressons le portrait. Un simple effet de mode ? Pas si sûr, au vu des enjeux à la fois artistiques et politiques qui dorment en fond de cour. Sortons battre le pavé pour découvrir tous les itinéraires d'une mouvance qui renouvelle le monde de la photo au Maroc.

L'AI'R !!

Dossier réalisé par Corinne Cauvin,
Jeanne Mercier, Marie Moignard et Olivier Rachet



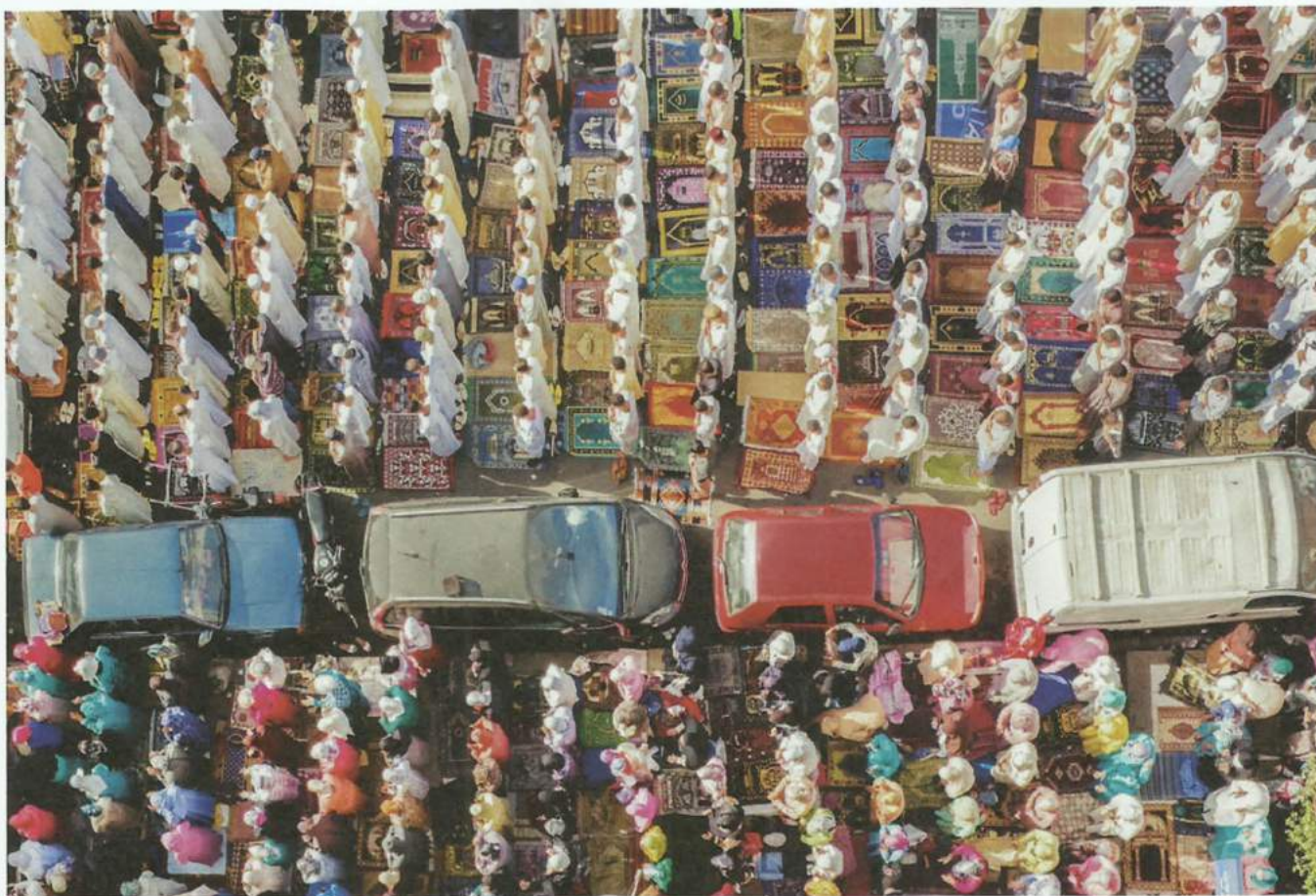
Photos couleurs :

Série Casablanca not the movie, 2014-2017 (work in progress)

© Yassine Alaoui Ismaili

WORKING, LA RUE À BRAS= LE=CORPS

Consacré par sa série *Casablanca not the movie*, primée lors des Nuits photographiques d'Essaouira, ce Casablancais arpente sa ville natale et les villes européennes en quête d'épiphanies.



Je suis passé de la photo dans la rue à la photo de rue», revendique Yassine Alaoui Ismaili, alias Yoriyas. Un pseudo choisi en référence à Yuri, un personnage du jeu vidéo *The King of Fighters*, bien connu de la génération Y. « Je suis en quête de ce moment inattendu qui n'arrive qu'une seule fois. À travers une photographie unique, on a la possibilité de mieux percevoir et interroger une scène que l'on n'aurait sans doute pas remarquée si elle n'avait pas été capturée. » En compagnie de son groupe de break dance *Lhiba King Zoo*, il a battu le pavé des rues de Casablanca mais aussi celles de Bruxelles,

Alger, Salzbourg, Cologne ou Paris, en participant aux plus prestigieux festivals de hip-hop. Car avant de pénétrer le milieu de la photographie et de devenir l'un des artistes marocains de *street art* en vogue, Yoriyas s'est fait connaître par la danse. Une passion qui le conduit aujourd'hui à participer à une création collective menée tambour battant par les deux stars françaises du hip-hop : Kader Attou et Mourad Merzouki. L'inventivité des figures et les *battles* (« combats » par danse interposée) caractérisent cet art emblématique de la culture populaire urbaine. Prendre à bras-le-corps le réel dans toutes ses contradictions, tel semble être le credo de ce danseur-chorégraphe-photographe, qui dit réaliser ses prises de vue en fonction de ses appuis au sol.

DANSE AVEC L'OBJECTIF

Yoriyas explique que son appareil photo, qu'il a toujours sur lui, n'est qu'un prolongement du geste : « L'appareil devient pour moi une partie de mon corps. Ce n'est pas un outil. C'est comme une seconde main. » Sa photographie ne fige pas les motifs dans une attitude contemplative, elle est un capteur de mouvement, rappelant la suspension périlleuse des figures de hip-hop. Comme dans cette image de salto arrière où un danseur défie les lois de la pesanteur, tenant fermement ses jambes entre ses mains. Passionné d'échecs, Yoriyas a recours à de savants calculs afin d'évaluer, en quelques fractions de seconde, le tempo nécessaire pour capter l'instant. Comme pour ce cliché







Photos noir et blanc: série *Halla*, 2014-2017 (work in progress)

© Yassine Alaoui Ismaili

primé par le World Street Photography et qui a fait le tour du monde : il a couru à perdre haleine jusqu'à la terrasse d'un immeuble pour photographier en plongée la disposition des hommes et femmes en prière dans la rue, le jour de l'Aïd El Kebir. « *J'ai recours à des probabilités pour savoir ce que vont faire les personnages. Comme pour les échecs, explique-t-il, on sent le coup plus qu'on ne l'anticipe.* »

SATIRE SOCIALE OU EMPATHIE URBAINE ?

Non sans humour, la photographie de rue permet de pointer les contradictions de son environnement direct. Prise entre l'Europe et l'Afrique du Nord, sa série *Halla* utilise le noir et blanc agrémenté de flashes et de forts contrastes lumineux, lui donnant une dimension parfois inquiète, souvent mélancolique. Casablanca, Berlin ou Alger, reconnaissables à travers toute une série de clins d'œil, sont comme auréolées d'un voile évanescant. Souvent spontanés, des éléments de mise en scène exacerbent les séparations entre les individus. Dans cet univers, on se côtoie sans se mêler tout à fait. De jeunes baigneurs croisent des nonnes sur la plage, rieurs. Persistance des préjugés ?

Modes de vie irréconciliables ?

La démence urbaine n'est jamais loin, comme le suggère le tremblé de certains portraits.

Mais c'est avec *Casablanca not the movie* que Yoriyas continue de se faire connaître à travers le monde.

Exposée en novembre 2016 à San Francisco lors des LensCulture Street Photography Awards ou

encore en Tunisie à la Ghaya Gallery (Sidi Bou Saïd), cette série entamée il y a plusieurs années cherche à montrer le visage d'un Casablanca loin des clichés hollywoodiens. La réputation de la ville est encore fortement marquée par cette image idéalisée, factice et tournée en studio à mille lieues du Maroc. Yoriyas veut aujourd'hui en révéler l'image d'un théâtre permanent. Son regard sur Casablanca y est à la fois décalé et rempli d'humour. Véritable laboratoire urbain, ce *work in progress* nous donne à voir l'énergie débordante d'une métropole dans laquelle les marqueurs de la mondialisation se heurtent à des usages plus ancestraux. Des parties de foot improvisées sur la plage flirtent avec des promenades à cheval. De hauts talons compensés croisent des tenues féminines plus sages. Des panneaux publicitaires cachent des chantiers en construction. Le Maroc, à l'ère de la société du spectacle, court-il derrière les signes extérieurs de la modernité ou contemple-t-il, sidéré, les transformations de l'espace urbain, sans en être totalement partie prenante ? Yoriyas ouvre des brèches d'interprétation. Au spectateur de démêler alors ce qui relève de la satire sociale ou de l'empathie urbaine.

Olivier Rachet



11 *Top Street Photographers*, livre collectif édité par Lynn Smith, janvier 2017, disponible sur Blurb.com

L'UZINE SÈME SUR LE PAUVRE

Dans un contexte où le Maroc propose peu de formations à la photographie, les ateliers du centre culturel L'Uzine à Aïn Sebaa vont-ils se révéler une pépinière de talents?



Rita Iraqi, Casablanca, 2016

© Rita Iraqi



n n'est pas des snipers. Pour photographier des gens dans la rue, il faut oser s'en approcher. » Ainsi définit Yassine Alaoui Ismaili, alias Yoriyas, le principe qu'il enseigne à l'atelier photo initié cet automne à L'Uzine. Il y questionne le genre même de la photo de rue, qui n'est pas à confondre, selon lui, avec la photo « dans la rue ». Ce développement du pôle photographie de L'Uzine, dirigé avec beaucoup d'investissement personnel par le photographe Brahim Benkirane, coïncide avec un engouement récent pour la *street photo* qui vise les jeunes générations et les amateurs. Les neuf participants (Soufiane Najah, Abdelhamid Belahmidi, Emma Outtier, Ruben Odoi, Adil Bahmane, Rita Iraqi, Nawal Moujtahid, Abdelali Aït Laydi et Fadwa Islah) ont été sélectionnés sur dossier parmi une cinquantaine de candidatures. Ils sont tous photographes non confirmés, âgés de 25 à 35 ans, et n'ont pas forcément l'idée de se spécialiser dans la photo de rue. *« C'est aussi sur une base technique que j'ai choisi les participants de cet atelier. J'ai retenu ceux qui n'utilisaient que des courtes focales. Un photographe de rue se place à un mètre ou deux, pas plus. Quand tu vois sa photo, tu dois presque deviner sa présence. »*

À L'ÉPREUVE DE LA RUE

Ils ont ainsi été « mis à l'épreuve de la rue » pour, dans l'optique de Yoriyas, « représenter le vrai Casablanca, sa diversité, ses contrastes ». Des quartiers les plus populaires jusqu'à Aïn Diab, il les a entraînés dans son sillage pour leur montrer sa façon de photographier, d'approcher les gens en établissant un contact avec eux ou au contraire en essayant de se rendre invisible – au risque de provoquer leur colère, s'ils s'aperçoivent qu'ils ont été photographiés à leur insu. Une approche qui fait penser à l'observation participante chère aux ethnologues, mais entreprise de manière collective. Qu'en pensent les neuf photographes en herbe ? Considéré comme très stimulant, l'atelier aura permis à certains de dépasser le problème – souvent très intériorisé – de l'interdit de l'image prévalant en islam sunnite. Parmi la sélection exposée à L'Uzine ce printemps, on a repéré quelques talents, comme Abdelali Aït Laydi. Cet ingénieur dans le civil réalisait jusque-là des portraits d'ouvrier sur les chantiers de construction où il travaillait : *« J'ai toujours aimé photographier les gens, capter leur regard, pour raconter leur histoire. Ici, la tâche était plus difficile car cela demandait d'approcher de parfaits inconnus »*. Pour cette exposition, les participants ont travaillé en commun sur des thématiques transversales, telles que les migrants ou la mode. Le but est avant tout de privilégier l'approfondissement d'un regard collectif sur la société casablancaise. Mais la question demeure. Au-delà de cette expérience, le pôle photographie de L'Uzine s'avérera-t-il un incubateur de talents ? C'est une affaire à suivre. Déjà un troisième atelier est planifié, centré sur la photographie de scène. Misant sur la transdisciplinarité, L'Uzine va y ajouter un atelier de théâtre. Une particularité prometteuse.

Corinne Cauvin



Nawal Moujtahid, *Casablanca*, 2016

© Nawal Moujtahid

Exposition Atelier Street Photo, L'Uzine, Aïn Sebaa, Casablanca, à partir du 17 mars 2017.